

Sœur Giovanna della Croce, *o.c.d.*

L'ENFANT JÉSUS AU CARMEL

Histoire & Spiritualité



*Collection
Carmel Vivant*

L'ENFANT JÉSUS AU CARMEL

Histoire & Spiritualité

Sœur Giovanna della Croce, *o.c.d.*

traduit par Raymond Lamarque

postface du P. Étienne Michelin

Ami lecteur, laissez-vous introduire tout simplement, avec la confiance des petits enfants, dans la stricte clôture des premiers monastères thérésiens, regardez et écoutez les religieuses et religieux du Carmel célébrer leur Petit Roi, leur Sauveur, notre Seigneur venu dans la chair. Retrouvez avec eux la spontanéité des enfants qui accueillent avec un cœur joyeux le Royaume des Cieux, laissez-vous guider par ces grands pédagogues de la vie spirituelle que furent Thérèse d'Avila et ses disciples, de la crèche à la croix afin de goûter à votre tour les joies de la Résurrection. Le voyage auquel vous invite sœur Giovanna della Croce dans ces pages vous dépaysera certainement.

Laissez-vous entraîner, laissez-vous charmer par toutes ces anecdotes, ces visions, ces légendes. Elles sont autant d'invitations salutaires à accueillir dans notre vie spirituelle une fraîcheur renouvelée, un sens approfondi des beautés du mystère de l'Incarnation. « Le Verbe s'est fait chair et il a établi sa demeure parmi nous. » (Jn 1, 14). Venez, adorons-le avec cette foule de témoins marchant à la suite de la Réformatrice espagnole !

(extrait de la préface)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

représentations. Thérèse de Jésus et Jean de la Croix, de même que la grave Anne de Jésus dansaient dans l'exubérance de leur amour en tenant dans leurs bras l'Enfant-Jésus que l'on avait fait passer en procession solennelle par les couloirs du monastère.

Mais c'est aussi pendant toute l'année que l'on s'efforçait de montrer à l'Enfant-Jésus un amour filial et un généreux abandon. À Avila les religieuses renouvelaient leurs vœux devant une statue du Saint Enfant en même temps qu'elles se remettaient totalement entre Ses mains. Dans toutes les chapelles de noviciat, Il trônait sur l'autel et, lors des prises de voile, c'est Lui qui présidait en tant que « petit Roi ».

Le grand amour pour l'Enfant-Jésus dont jusqu'à nos jours tous les carmels sont enflammés ne peut s'expliquer, après mûr examen des faits historiques, que comme un prodige de la grâce divine. Il y a eu des carmes et des carmélites qui dès leur plus jeune âge en ont été embrasés : la bienheureuse *Anne de Saint-Barthélemy*, la vénérable *Anne de Saint-Augustin*, *François de l'Enfant-Jésus* (un simple frère lai), sœur *Marguerite de Beaune* et sœur *Marie de Saint-Pierre* de Tours, la *petite Sainte de Lisieux* et bien d'autres encore. Mais c'est dès leur entrée au Carmel et en ayant acquis plus de profondeur par la contemplation des vérités de la foi que cette grâce a crû en eux de façon frappante, par illumination spéciale de l'Esprit Saint et parfois indépendamment de l'influence directe de sainte Thérèse. N'y a-t-il pas là une preuve que la dévotion envers l'Enfant-Jésus est inséparable de la spiritualité carmélitaine et constitue un de ses traits caractéristiques, que c'est un don spécial de la grâce divine de même que le culte du Sacré Cœur de Jésus a été confié à la Visitation ?

De là provient la mission du Carmel de propager la dévotion

envers l'Enfant-Dieu dans le monde entier. Nous verrons dans les pages suivantes avec quelle intensité la conscience de cette mission s'est imposée à certaines âmes en particulier. Ce fut avant tout l'*Enfant-Jésus de Prague* qui s'est ouvert comme une voie triomphale, dans les pays européens d'abord puis dans les autres parties du monde. Qui visite aujourd'hui un carmel dans les pays de mission y rencontrera presque toujours le « Petit Roi de Prague ». Mais le *Petit Jésus de Beaune* s'est aussi bientôt acquis la sympathie et l'amour du peuple croyant et nombre de prières ont été exaucées en récompense des supplications confiantes qu'on lui avait adressées. Toutes les autres statues de l'Enfant-Jésus, dont il existe dans les monastères d'Espagne jusqu'à trois ou quatre variétés différentes souvent de toute beauté et qui ont toutes leur histoire, ainsi que l'écrit le Père Silverio de Sainte-Thérèse, sont restées jusqu'à présent inconnues du public.

Les fils et filles de sainte Thérèse les entourent de toujours plus d'amour et de vénération. Avec une naïveté enfantine, ils croyaient voir le Petit Jésus parcourir leurs couloirs et leurs escaliers ou bénir leurs cellules. Bien que de nombreux événements en rapport avec le Saint Enfant relatés dans les vieux documents de l'Ordre n'aient qu'une valeur de légendes édifiantes, il leur reste cependant en propre une vérité fondamentale : ils témoignent du profond amour du Carmel pour le Christ et de son désir ardent de pénétrer toujours plus avant dans le mystère de l'humanité et de l'Incarnation du Seigneur pour vivre constamment dans sa présence béatifiante. Plus d'un Père de l'Église a insisté sur le fait que la Sainte Église est née à Bethléem. Le Carmel a depuis toujours voulu pénétrer plus profondément ce mystère, de sorte que si l'on peut parler de l'Ordre comme centré sur le Christ, il n'en a pas moins trouvé

dans la dévotion au Dieu fait homme sous la forme d'un enfant
une forme d'expression originale.

1 Le passage cité plus haut de la Sainte finit par tourner à la polémique ouverte avec saint Pierre d'Alcantara, qui lui avait écrit le 14 avril 1562 qu'il vaudrait mieux pour elle de se libérer de sa préférence pour les *Letrados* et de se tourner vers les « Spirituels ». Cf. TOMÁS DE LA CRUZ, *La Reforma Teresiana...* p. 147-148.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'appliquent en vérité les paroles de l'Évangile : “*Confiteor tibi Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis*”⁵.” (Mt 11, 25) »

La voyante aperçut alors « l'Enfant-Jésus rendant grâce à son Père d'avoir communiqué ces grands et profonds secrets à sa Sainte, et Lui faisant savoir qu'Il s'était choisi celle-ci pour renouveler dans son Ordre et ses maisons l'esprit et la grâce de sa crèche ainsi que sa Sainte Enfance⁶. »

Il ne faut pas s'étonner que sainte Thérèse n'ait rien dit de tout cela dans ses écrits. Anne de Saint-Barthélemy note très justement dans son autobiographie qu'elle n'a consigné qu'une infime partie de ce qu'elle aurait pu dire sur ses souffrances – et certainement sur beaucoup d'autres choses. Il n'était pas dans l'esprit du temps d'exprimer de tels sentiments de la vie religieuse, et Thérèse avait déjà été assez audacieuse en confessant ouvertement l'humanité de Jésus-Christ et sa signification dans la montée de l'âme vers l'union à Dieu. On n'aurait pas compris qu'elle écrivît sur la dévotion à l'Enfance de Jésus qu'un portrait aurait favorisée ! Mais les chapitres du *Chemin de Perfection* qui traitent de l'humilité et de la pauvreté ne sont-ils pas un écho en même temps qu'une invitation à retrouver l'esprit d'enfance ? « Que celui qui parmi vous veut être le premier soit votre serviteur. » « Et ce texte est là comme une pierre d'attente de la doctrine de l'enfance spirituelle, message que le Carmel adresse aux hommes de ce temps, en les invitant à revenir à l'Évangile⁷. » « La doctrine christocentrique, aujourd'hui objet de tant de faveur, a été mise en pratique par la sainte Mère et sa Réforme alors que l'Ordre était encore au berceau.⁸ » Et l'amour de Jésus-Christ a été transmis en héritage dans le testament de la sainte Mère à ses filles et à ses fils. Chez eux, il s'est toujours trouvé des âmes ayant à son exemple une

perception profonde du mystère de l'Incarnation.

Ainsi, aujourd'hui encore on a au carmel d'Avila une très grande dévotion pour « *el Mayorazgo* », le « *Petit Jésus de la sainte Mère* ». L'ancien mot espagnol « *mayorazgo* » appliqué à cette statue indique qu'il s'agit de « l'aîné des frères », donc du plus ancien Enfant-Jésus de la Réforme. Cette statue en bois peint est haute de 60 cm et a comme particularité de porter les stigmates sur les pieds du Saint Enfant. Les moniales racontent qu'on l'a parfois rencontré çà et là dans le monastère entrant dans les cellules des sœurs pour les bénir. On dit qu'ensuite Il devait raconter à la sainte Mère Thérèse tout ce qu'Il y avait vu de bien et d'édifiant... de même que certaines petites imperfections ! On rapporte d'une sœur converse, sœur *Marianne de la Croix*, qu'elle reçut du « *Mayorazgo* » des grâces spéciales, surtout lors du renouvellement des vœux, car jusqu'à une date récente il était d'usage au carmel de Saint-Joseph d'y procéder devant sa statue. Cette coutume remontait-elle à sainte Thérèse ? Nous ne le savons pas. Mais la tradition de porter le 31 décembre l'Enfant-Jésus en procession et de Lui donner à cette occasion un petit sac pour qu'Il pourvoie au nécessaire de l'année suivante peut confiance sans bornes en l'aide de l'Enfant-Dieu.

La vénérable Anne de Saint-Augustin

Quand on remonte dans l'histoire primitive de la Réforme thérésienne, on rencontre bientôt une des figures les plus attirantes du Carmel dont la vie s'écoula dans une piété pure et enfantine qui, par sa simplicité, évoquerait presque une légende médiévale. Il s'agit d'*Anne de Saint-Augustin*⁹, qui accompagna sainte Thérèse lors de la fondation de Villanueva et fut plus tard elle-même prieure fondatrice du monastère de Valera de Abajo.

Elle appartient aux nombreuses « saintes inconnues » derrière lesquelles se sont refermées les portes du monastère car elles ont voulu se sacrifier pour le salut du monde. Peut-être aussi avait-elle été choisie pour témoigner par sa vie de la présence mystérieuse du Dieu fait homme et enfant. C'est ainsi que nous la voyons recevoir le plus simplement du monde les présents de l'Enfant-Jésus : cerises rouge sombre en hiver enflammant son cœur d'un amour ardent, pièces d'or étincelantes déposées de façon inattendue dans un panier qu'elle avait coutume d'offrir rempli de fleurs odorantes à son Petit Jésus.

Son provincial, le Père Joseph de Jésus-Marie, lui avait enjoint de mettre par écrit ses « expériences avec l'Enfant-Jésus », ce qu'elle continua à faire ensuite conformément au désir du Père Général Alphonse de Jésus-Marie et de son confesseur. C'est ainsi que fut rédigée, non point une « autobiographie » contenant des précisions sur le mystère de l'Incarnation, mais une suite de récits pleins de charme sur la relation d'un cœur plein d'amour avec l'Enfant divin, cœur qui avait compris le mystère de profonde intimité unissant sa vie et la Sienne. Réceptive à l'illumination de la grâce qui, à partir d'une image de l'Enfant-Jésus, pénétrait en elle pour y occuper la place essentielle, la réalité vivante à la fois divine et humaine du Seigneur s'était ouverte à cette petite carmélite et avait suscité en elle une telle intensité de foi qu'elle voyait ses prières exaucées de façon quasi miraculeuse.

Bien que, sous la plume du chroniqueur, ses récits paraissent çà et là entremêlés d'artifices fantaisistes, ils ne manquent cependant pas d'une spontanéité délicate qui sait à merveille rendre combien elle a toujours plus profondément été saisie par l'amour infini de l'Enfant-Jésus. Laissons la parole à la chronique :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laquelle il y aurait beaucoup de choses à dire, est étroitement liée à la vie d'une des plus grandes carmélites de la Réforme thérésienne : Anne de Jésus, fondatrice des carmels de trois capitales européennes Madrid, Paris et Bruxelles. Fille spirituelle de saint Jean de la Croix et mystique elle-même, elle fut appelée par Thérèse d'Avila « sa couronne et sa fille ». Comme un apôtre infatigable, elle s'est acquis des mérites inoubliables dans l'expansion et la défense de la Réforme thérésienne contre les tentatives toujours renaissantes d'en affadir l'esprit originel.

Le Père jésuite Pierre Rodriguez la guida avec un saint zèle sur la voie de la perfection chrétienne. Sans hésiter il déclarait qu'Anne dépassait en vertus bien des grands saints et il la comparait à la sainte vierge et martyre Catherine en laquelle se trouvaient réunies l'élévation de l'esprit, les connaissances, les dons de la nature et ceux de la grâce.

À l'épreuve de graves et douloureuses maladies qui la laissèrent longtemps entre la vie et la mort, son désir mûrit d'entrer dans l'un des Ordres les plus sévères et les plus parfaits. Le Père Rodriguez avait été transféré à Tolède où il avait fait connaissance avec le Carmel réformé. Celui-ci lui parut être l'Ordre auquel Anne aspirait tant et, selon le souhait de celle-ci, il entra en contact avec sainte Thérèse. La Sainte se renseigna sur les qualités de la jeune fille. Mais en même temps elle eut une révélation divine lui enjoignant d'accepter Anne de Lobera qui pourrait rendre des services considérables à l'œuvre de la Réforme, aussi « devait-elle la recevoir non point comme novice ou subordonnée, mais comme compagne et assistante ».

Fin octobre de la même année 1570, Anne de Jésus et sainte Thérèse quittèrent Avila pour se rendre à la fondation de Salamanque où l'office de maîtresse des novices fut confié à la

première bien qu'elle n'eût pas encore fait elle-même sa profession. Pendant les mois de leur vie commune la sainte Mère donna à la jeune sœur de nombreuses preuves d'attachement et d'amour, ce qui ne l'empêcha pas de mettre l'humilité et l'obéissance d'Anne à rude épreuve. Mais elle cherchait plus encore par son amour et sa confiance à agir sur elle en sachant bien que cette âme d'élite était désignée pour étendre l'œuvre de la Réforme en Espagne et au-delà.

Au bout d'un séjour de plus de quatre ans à Salamanque, nous revoyons Anne dans des chariots tirés par des mulets conduisant les sœurs vers Beas où Thérèse projetait une nouvelle fondation. Le 18 février 1575 elle nommait Anne prieure du nouveau monastère et lui prêtait « obéissance » en tant que première de toutes les religieuses. Ce fut à Beas que toutes deux firent la connaissance du Père Gracián. Quand elle prit congé de sa fille bien-aimée en mai 1575, la Sainte voulut qu'elles échangeassent leurs manteaux blancs. « Ma fille ! Prenez mon manteau qui est tout neuf et qui convient à votre âge. Le vôtre, usé et vieux, me sied mieux. » Fit-elle cela en souvenir d'Élie remettant son manteau à Élisée qui allait lui succéder comme prophète ? Qui pourrait douter que l'héritière du manteau de la Sainte ait aussi reçu doublement l'esprit du « nouvel Élie » personnifié par Thérèse dans l'histoire de la Réforme du Carmel ?

Anne de Jésus avait des dispositions extraordinaires pour maintenir la pensée réformatrice dans son élan d'origine. Pour cela elle recourait à des épreuves d'obéissance qui confinaient à l'invraisemblable. C'est ainsi qu'un soir de Noël, il arriva qu'une sœur gravement malade demanda qu'on l'amenât jusqu'à la grille supérieure pour qu'au moins elle eût quelque part à la fête.

– C'est que je n'ose pas, répliqua la sœur converse Catherine

qui la soignait. Le médecin a même interdit de vous soulever pour arranger votre lit. Mais je vais demander la permission à notre Mère Prieure.

– Bien, ma fille, dit Mère Anne en apprenant le désir de la malade, portez immédiatement sœur Louise à la grille, mais n’oubliez pas mon ordre de me ramener la malade complètement guérie.

– Mais comment le pourrais-je ? dit timidement Catherine.

Anne s’en tint à ce qu’elle avait ordonné. « Prenez un matelas, étendez-le devant la grille puis couchez-y dessus la malade. En même temps priez l’Enfant-Jésus avec beaucoup de confiance et peut-être rendra-t-Il la santé à la sœur en cadeau de Noël. Sa divine Majesté a plus envie de nous accorder Ses dons que nous de les recevoir. »

Et le miracle se réalisa : tandis qu’à l’église on chantait les louanges de Dieu, au fur et à mesure des psaumes le corps et les membres affaiblis par la maladie retrouvèrent leur force. À la fin de la messe, sœur Catherine voulut reprendre la sœur dans ses bras, mais celle-ci s’écria : « Laissez donc ! Je me porte maintenant mieux que vous ! » et, se relevant de son grabat avec légèreté, elle entra dans le chœur, avec son accompagnatrice émerveillée et débordante de joie, pour remercier Dieu et souhaiter une heureuse fête à la Mère si vénérée et aux sœurs.

Anne de Jésus éprouvait une particulière dévotion pour la fête de la Nativité et pour celle du Très Saint Sacrement. Inlassablement elle invitait ses sœurs à les célébrer dans la plus grande solennité. Le Seigneur voulut récompenser cet amour plein de zèle en lui montrant en esprit pour la Noël ce qui s’était passé à Bethléem. Elle vit l’étable, la crèche, la Très Sainte Vierge qui allait accoucher, son époux saint Joseph, les bergers

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connaissance de Dieu ». Cette règle vaut aussi pour la représentation de l'Enfant-Jésus car elle permet d'accéder au mystère de l'Incarnation divine.

Ainsi, saint Jean de la Croix voulait-il par l'exemple et l'enseignement aider les Carmes Déchaux à goûter le bonheur mystérieux qui pénètre le cœur fidèle quand on contemple une image ou une statue de l'Enfant-Jésus. Ils apprenaient à faire la douce expérience que, dans l'événement de Noël, tout respire l'amour ingénu, tout est imprégné d'une sereine pauvreté et d'une véritable vie intérieure. Ils sentaient aussi que de l'image de l'Enfant-Jésus émanait doucement une paix ineffable qui pénétrait leurs cœurs, les enveloppant toujours plus de la merveilleuse force de l'amour divin. Ce n'est pas pour rien que dans les noviciats l'usage fut très vite établi de réciter tous les vendredis les *Vêpres du Saint Nom de Jésus* afin d'offrir un amour d'enfant à l'Enfant divin. Dans l'*Instrucción de Novicios* (chapitre 2, § 3) il est dit : « Le vendredi à quatre heures de l'après-midi, les frères se réunissent dans leur oratoire qui doit être mieux aménagé et orné que d'ordinaire. Ils y célèbrent les vêpres du Très Doux Nom de Jésus sous la présidence du Père maître des novices. Au cas où celui-ci serait empêché, il doit se trouver un remplaçant. Il est d'usage de célébrer ces vêpres dans une atmosphère calme et recueillie de façon à ce qu'elles durent environ une demi-heure. » On devait ainsi offrir au jeune novice l'occasion de méditer sur le mystère de l'Enfance de Jésus. « Pour la fête de la Circoncision du Seigneur ces vêpres seront chantées », ajoute l'*Instrucción de Novicios*, « et les assistants porteront les ornements des jours de fête ». La dévotion au Très Saint Nom de Jésus « est tout particulièrement propre à ces âmes nées depuis peu à la vie spirituelle, “ton Nom”, dit l'Épouse, “est comme un baume répandu”. C'est le baume du salut que

l'on verse sur les plaies – qu'ils ont rapportées en venant du monde –, pour les soigner et les cicatriser. » Il est certain que l'on retrouve dans ces lignes un écho de l'enseignement et de la spiritualité de saint Jean de la Croix, dont les règles de vie intérieure sont d'une manière ou d'une autre reflétées dans toute l'*Instrucción*.

Nous lisons également dans le Traité de Pastrana ou dans le Traité sur la vie intérieure : « C'est dans un sentiment de perpétuelle reconnaissance que nous devons vénérer la naissance, la vie et la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ et nous efforcer de L'imiter en tout et de marcher sur ses traces. » Et ailleurs : « Au milieu des violentes tempêtes, et même dans le tourbillon des passions, de même qu'en toute autre occasion il est bon d'invoquer avec grande piété le nom très suave de Jésus. Il apaisera les flots impétueux de la tristesse et de la peur. Il viendra à bout de la dureté qui semble s'emparer de nos cœurs. Et Il chassera les ténèbres qui obscurcissent notre entendement. "*Oleum effusum nomen tuum*", s'écrie l'épouse dans le *Cantique des cantiques*. L'huile possède en vérité les trois vertus que nous attribuons au Très Saint et Très Doux Nom de Jésus. Je vous prie et même vous enjoins d'être très attachés à cette dévotion²². »

Nous voudrions ici faire de nouveau brièvement allusion au Père Jérôme Gratien (Gracián) de la Mère de Dieu²³ qui reçut également au noviciat de Pastrana les bases d'un enseignement christocentrique, lequel s'enrichit et s'approfondit plus tard, au contact de Thérèse d'Avila, d'idées et d'expériences nouvelles. Pendant ses rudes années de captivité à Tunis, il lui fut accordé la grâce de voir la Bienheureuse Vierge avec l'Enfant-Jésus dans les bras et d'obtenir de cette vision une merveilleuse consolation. Il comprit toujours plus la signification de la très

Sainte Humanité du Christ dans la vie surnaturelle. Quand il mit ses expériences par écrit dans son œuvre *Vida del alma* (Vie de l'âme), il confessa la présence du Christ dans l'âme à tous les degrés de l'ascension spirituelle, à savoir non seulement la présence de Sa divinité, mais « bien plus haute et plus admirable est la contemplation de l'Humanité (du Christ) liée à Sa divinité... C'est le plus haut degré de contemplation de l'âme en cette vie, et nous devons nous efforcer d'y parvenir²⁴. »

On pourrait citer bien d'autres exemples. Nous ne mentionnerons que celui du frère convers François de l'Enfant-Jésus dont il a déjà été question et qui fut célèbre dès son vivant en Espagne pour sa dévotion envers l'Enfant-Jésus, de même que nous parlerons succinctement du frère Jean de Saint-Joachim.

Frère François de l'Enfant-Jésus

Toute la vie du vénérable Frère François de l'Enfant-Jésus est caractérisée par une confiance toujours plus profonde en la merveilleuse puissance salvatrice de l'Enfant-Dieu. Il était né en 1544 à Villapalacios dans l'archidiocèse de Tolède. Ses parents, pauvres, lui donnèrent une éducation chrétienne. Jusqu'à l'âge de 24 ans environ il habita avec eux. Bien que pieux et docile, il était une charge pour son père à cause de sa maladresse et de la lenteur de son intelligence. Il comprenait de travers tout ce qu'on lui commandait et l'on ne pouvait guère attendre grand-chose de lui.

Un jour, son père le confia à un berger qui l'emmena à Alcalá où il passa de longues heures devant le Saint Sacrement. Quand le sacristain vit sa piété, il lui proposa de devenir son aide et François, que l'on jugeait trop bête pour manier les outils, put désormais se prévaloir d'un emploi apparemment adapté à ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

4 Ce récit du Père Pierre de la Purification est tiré du livre de Marcelle AUCLAIR : *La vie de sainte Thérèse d'Avila* (NdT).

5 « Je te loue Père, Seigneur du ciel et de la terre parce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants et tu les as révélées aux petits. »

6 Lettre du carmel de Beaune (23 -12 -1951).

7 FRANÇOIS DE SAINTE MARIE, o.c.d, *La règle du Carmel et son esprit*, p. 42.

8 SILVERIO DE S. TERESA, o.c.d., *La Carmelita perfecta*, I, p. 224.

9 1555-1624. Son corps fut retrouvé intact en 1628. Pie VI ouvrit son procès de béatification en 1776.

10 Selon une autre version, elle vit en songe l'Enfant-Jésus tenant les clés dans ses mains et Il lui murmura d'un léger ton de reproche : « Regarde, tu as laissé ma maison ouverte. »

11 Un autre récit rapporte le même miracle, concernant cette fois un tabernacle (NdT).

12 1544-1618. Elle était entrée au Carmel réformé de Medina et accompagna sainte Thérèse lors du voyage de fondation à Valladolid, où elle fit sa profession le 11 novembre 1569.

13 1622-1624.

14 Jean de la Croix fut présent en Avila pendant les années 1572-1577. Ils se rencontrèrent encore en 1581, alors qu'il était venu s'entretenir avec sainte Thérèse d'un nouveau projet de fondation à Grenade.

15 *La Chronique du carmel d'Anvers* rapporte qu'une autre sœur converse, Stéphanie des Apôtres, s'empressait chaque matin de porter des fleurs à l'Enfant-Jésus de la salle du Chapitre, devant lequel elle exhalait ses soupirs d'amour. Un jour qu'elle avait mis sur le feu une casserole de lait avant d'aller auprès de son petit et divin Ami, elle oublia totalement le lait, si intense était sa dévotion. Mais en revenant à la cuisine elle s'aperçut que si le liquide s'était bien élevé au-dessus du récipient il n'en était cependant pas tombé une goutte. (D'après une lettre du carmel d'Anvers).

16 En souvenir de cet événement l'usage s'est conservé ensuite au carmel de Bruxelles, pour la fête de la Circoncision, d'installer dans la salle de récréation une table couverte de cierges sur laquelle on a posé un socle devant recevoir la statue miraculeuse de l'Enfant-Jésus. Les deux plus jeunes religieuses se placent à côté de cette table et s'entretiennent pieusement de la grande grâce dont elles sont redevables à la vénérable Mère Anne de Jésus. À un moment donné, la porte s'ouvre et la communauté entre en chantant dans la pièce, escortant en procession la prieure qui apporte la statue.

17 Il s'agit ici d'une inexactitude de la part de Frère François.

18 Anne de Jésus conserva précieusement cette lettre comme une « relique » et l'emporta avec elle pour la fondation de Bruxelles. Elle s'y trouve toujours. (Notre texte est abrégé).

19 On trouve encore aujourd'hui un précieux souvenir de Mère Anne de Jésus dans le chœur des religieuses au carmel de Dijon sous la forme d'une merveilleuse statue de l'Enfant-Jésus, appelée *Roi de grâce*. [Depuis ce carmel a déménagé à Flavignerot. NdT]

20 Le carmel de Beaune fut l'un de ces rares endroits privilégiés consacrés entièrement à l'Enfant-Jésus d'où Il répand tout spécialement ses grâces. La vénérable Sœur Marguerite du Très Saint Sacrement (1619-1648) fut un instrument de choix entre les mains du Petit Roi (cf. le chapitre *L'Enfant-Jésus de Beaune*).

21 LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH, o.c.d., *Saint Jean de la Croix, Maître de contemplation*, p. 71.

22 Dans la liste des six signataires qui donnèrent leur approbation à cet ouvrage, saint Jean de la Croix figure à la quatrième place.

23 Fils du secrétaire particulier du roi Philippe II, il naquit en 1545. Après ses études de théologie il entra au Carmel réformé et trois ans plus tard (1575-1578) il travaillait comme visiteur apostolique et supérieur des Carmes Déchaux. Après la séparation entre ceux-ci et les autres Carmes, il fut nommé provincial de la nouvelle province érigée en 1581 par un bref de Grégoire XIII. A la suite des malentendus nés du prétendu Conflit Doria-Gracián, il fut exclu de l'Ordre. Comme il se rendait en Sicile, il tomba aux mains des Turcs et fut vendu comme esclave à Tunis. Après maintes souffrances indicibles, il réussit à se faire racheter. Plus tard il fut de nouveau admis dans l'Ordre et finit ses jours à Bruxelles en 1614.

24 « *mucho más alta y soberana es la contemplación de la humanidad junto con la divinidad... y ésta es la más alta del alma, mientras está en esta vida y la que hemos de procurar.* »



Sanctuaire de l'Enfant-Jésus-Arenzano (Gênes)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

immédiatement de quoi il retournait. Elle réalisa qu'un tel ouvrage (le coussin artistiquement brodé) était contraire à la Règle et avait ouvert la voie à d'autres imperfections. Elle enleva aussitôt le coussin et interdit désormais tout ouvrage de ce genre. Ainsi fut administré l'exemple nécessaire pour montrer que tout ce qui contrevient aux *Constitutions* déplaît à Dieu.

Plus caractéristique encore est un autre fait survenu au carmel de Naples. Pendant les exercices spirituels, une sœur demanda une fois à l'Enfant-Jésus : « Dis-moi, ô Toi que j'aime, comment je pourrais le mieux Te servir ? Quelle est à tes yeux la tâche la plus agréable ? » Aussitôt lui parvint la réponse : « Exerce-toi à l'humilité ! » Cette exhortation lui suffit pour s'appliquer désormais à une humilité toujours plus grande. Elle recherchait toujours les travaux les plus répugnants au point de pouvoir dire avec l'Apôtre : « Nous sommes fous à cause du Christ » (1 Co 4, 10) et : « Si quelqu'un parmi vous pense être sage à la façon de ce monde, qu'il devienne fou pour devenir sage ; car la sagesse de ce monde est folie auprès de Dieu. » (1 Co 3, 18-19)

Une autre fois, une sœur était prosternée au pied de l'autel en train d'adorer le Seigneur dans le Saint Sacrement. L'Enfant-Jésus, ravissant, lui apparut alors. Elle en fut si transportée qu'elle s'écria : « Ô Toi que j'aime par-dessus tout, que veux-Tu que je fasse par amour pour Toi ? » Il lui sembla avoir entendu l'Enfant lui répondre très distinctement : « Méprise-toi toi-même ! »

Mère Hiéronyma ne dirigea le carmel nouvellement fondé à Gênes que pendant quatre ans. Sous son priorat, le 7 février 1594, les religieuses avaient enfin pu entrer dans leur « petit monastère de Jésus et Marie ». Au bout de quelques mois à peine elle reçut l'ordre du Général de la Congrégation d'Espagne, le Père Élie de Saint-Martin, de rentrer

immédiatement au pays. Mais ces années avaient suffi pour jeter les bases d'une nouvelle génération de Carmélites véritables auxquelles il fut donné de répandre l'esprit thérésien dans le monde entier.

À côté de Mère Marie-Dorothée que nous connaissons déjà, il y avait parmi les premières novices Mère Paule-Antoinette de Sainte-Marie, fondatrice du carmel d'Avignon (1613), qui après trois années seulement de vie religieuse fut nommée maîtresse des novices. Sous sa maternelle direction se forma l'une des plus grandes carmélites, qui eut le privilège d'être la première à franchir les Alpes pour fonder le carmel de Vienne : Mère Paule-Marie de Jésus. Dès 1669 parut la première biographie de cette fille de la haute noblesse qui, par son courage viril et son caractère décidé, fut pour l'Autriche une seconde Thérèse.

Paule-Marie était née à Naples le 6 octobre 1586. Son père, le gouverneur de Melfi, appartenait à la noble famille génoise des Centurioni. En souvenir de la glorieuse victoire de Lépante elle avait reçu au baptême le prénom de Marie-Victoire.

Dès son enfance, elle avait vu la Mère de Dieu qui l'avait miraculeusement protégée et aidée à retrouver son chemin alors qu'elle s'était trop écartée de ses compagnons au cours d'un voyage de Melfi à Naples. À l'âge de douze ans, elle entendit l'appel à la vie religieuse. Nature et grâce luttaient en son âme sans qu'elle sût vaincre le « vieil homme » mais sans non plus souiller par le péché sa blanche robe baptismale. De temps à autre, elle sentait la puissante intervention divine se manifester à elle par des grâces extraordinaires. Elle voyait les cieux ouverts et les anges en descendre pour prendre possession de tout le globe terrestre tandis que son âme était ravie en extase et qu'elle allait tenir compagnie à la Très Sainte Vierge. Ou bien elle découvrait avec une pénétration surnaturelle le cheminement

mystérieux de la grâce divine que le Seigneur en tant que Dieu et homme lui avait concédée. Mais elle était alors reprise par ce qui était presque un désir fougueux de liberté et un attrait pour les plaisirs de ce monde. Il y avait en elle des forces puissantes qui l'embrasaient et lui faisaient aspirer à un idéal religieux élevé. Mais ces forces étaient entravées par une inconstance, une vanité, un égoïsme féroce qui étouffèrent longtemps en elle sa première aspiration vers Dieu et vers une vie de sainteté.

Vers cette époque, Étienne Centurioni et sa famille retournèrent à Gênes, ce qui entraîna pour Marie-Victoire les plus fâcheuses circonstances. Sa vie familiale et la fréquentation de personnes mondaines l'emportèrent vite sur la modestie et la réserve de la jeune fille qui oublia dès lors ses bonnes résolutions et se mit à porter des vêtements luxueux, consacrant tous ses soins à sa beauté. Cependant, elle ne voulait pas renoncer à sa décision d'entrer en religion, car il lui semblait préjudiciable à son honneur de passer pour versatile. Des raisons purement humaines lui faisaient songer à entrer chez les Augustines de Saint-Sylvestre à Gênes, chez lesquelles deux de ses sœurs qu'elle aimait tendrement avaient déjà pris le voile.

Mais les voies de Dieu ne sont pas les nôtres et ses pensées ne sont pas nos pensées. La décision de Victoire ne s'accompagnait pas du saint renoncement requis pour un engagement aussi sérieux. Et pourtant le Seigneur l'avait justement choisie parmi des milliers d'autres, elle qui mettait en premier l'amour familial dans le choix d'un couvent, pour quitter non seulement sa famille mais aussi sa patrie. La jeune prétentieuse, qui balançait comme un roseau au gré du vent devait, par la grâce de Dieu, devenir un pilier pour l'un des Ordres les plus sévères et les plus séparés du monde que connaisse l'Église.

À la suite de la réforme générale du catholicisme, la belle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

besoin d'une assistante. »

Mais la prieure, qui voulait que la récréation se passât dans la sérénité, et aussi pour édifier les religieuses, désignait une autre sœur à ce poste. Sœur Thérèse-Marguerite ajoutait alors pleine d'empressement :

« Mère, le Saint Enfant a aussi besoin de quelqu'un pour mettre le couvert ? »

Mais cette fois encore une autre était désignée. Sœur Thérèse ne désespérait cependant pas et finissait par dire :

« Chère Mère, pour ce saint repas il faut aussi une fille de cuisine. » Et grâce à ce titre qui correspondait parfaitement à l'opinion qu'elle avait d'elle-même, elle l'emportait presque toujours.

L'usage de transporter pendant l'Avent l'Enfant-Jésus dans les différentes cellules et de donner une compagne à la sœur élue s'est maintenu jusqu'à nos jours dans nombre de carmels italiens. Pour aider les religieuses à se préparer à la venue du Seigneur, on a également recours aux prières composées par la bienheureuse Marie des Anges qui expriment certainement par leur profondeur et leur beauté le meilleur de ce que la spiritualité carmélitaine a su dire sur le mystère de l'Incarnation et les dispositions intérieures qu'il requiert.

Marie des Anges, née le 7 janvier 1661 à Turin, était la benjamine de la famille du comte Jean Donat Fontanella et reçut au baptême le prénom de Marianne. C'était avec beaucoup de plaisir qu'elle écoutait le récit des prodiges des Pères du désert dont sa servante avait coutume d'entretenir cette enfant pleine de vie. Imiter la vie de ces saints lui semblait ce qu'il y avait de plus noble et de plus haut. Elle réussit même à se procurer un sac plein de pain et un peu de vin : elle voulait partir en cachette

au désert avec un de ses frères pour y souffrir avec le Christ crucifié. Malgré tous ces préparatifs leur décision ne put être mise à exécution, car le matin prévu pour leur fugue ils dormaient dans leurs lits du sommeil du juste !

Ce ne fut pas sans difficultés de la part de sa famille que Marianne réussit à entrer au carmel de Sainte-Christine à Turin. Il ne lui fut pas non plus épargné de combattre sa nature ni le Malin qui l'importunait fort. Mais elle luttait, confiante dans le Seigneur, qui une fois lui avait montré une grande croix : « Ma fille, as-tu le courage de l'embrasser ? » Elle s'en estimait capable avec son aide. Elle objecta cependant : « Mais, Seigneur, Tu n'es pas sur cette croix. » Le divin Rédempteur lui répliqua : « Cela signifie que désormais tu ne pourras plus jouir de Ma présence sensible et que c'est seulement sur le chemin de la foi que tu pourras Me trouver. »

Et pourtant, sa nature affectueuse et particulièrement sentimentale aspirait à Le voir. Une fois, le 22 août 1688, la grâce lui fut accordée de L'entrevoir enfant dans la sainte hostie avant de communier, comme elle l'écrivit à son confesseur, le Père Laurent-Marie de Saint-Michel. Son désir de sentir sa présence béatifique en acquit une intensité toujours croissante. Mais elle était au contraire plongée dans une nuit profonde. Ce martyre intérieur lui valut d'exprimer dans des pensées d'une étonnante profondeur la manière de se préparer à sa venue. Et c'était dans le mystère de sa Très Sainte Enfance qu'elle L'attendait.

Elle était totalement pénétrée du mystère de l'Incarnation du Christ. On trouve de plus en plus souvent dans ses lettres des allusions à la naissance du Seigneur dans l'âme. « Efforcez-vous de préparer une sainte crèche en vous-mêmes, écrivait-elle vraisemblablement aux Carmélites de Moncalieri²⁹, au moyen de

saintes méditations... » Et on lit dans un fragment de lettre : « Je veux déposer mon humble prière aux pieds de l'Enfant-Jésus dans la grotte de Bethléem pour que, par la profusion de sa grâce, Il supplée à mes manquements dans mes obligations. Puisse-t-Il donner toujours plus de chaleur à ma dévotion, tandis que je vous souhaite d'obtenir de la bonté de l'Enfant céleste la plénitude de cette grâce afin qu'elle vous rende heureuses dès cette terre et vous accorde un jour au Ciel la félicité éternelle³⁰. »

Comme on l'a dit, Marie des Anges a composé une série de *Pieuses méditations et tendres épanchements* pour le temps de l'Avent qui reflètent la vie chaleureuse et intense du Carmel. Témoignages de l'expérience d'une religieuse illuminée par la splendeur de l'amour, elles font pénétrer dans le mystère de l'Incarnation avec une richesse, un bonheur et un renouvellement ineffables.

Elle commence par énumérer les conditions indispensables pour préparer la voie à la venue du Seigneur et mentionne en premier lieu la pureté du cœur. « Dieu aime tant la pureté qu'en se faisant homme par l'opération de l'Esprit Saint, il a voulu naître de la Vierge Marie. Chacun sait de quelle plénitude de grâces et de quels privilèges de pureté Dieu prépara le corps et l'âme de Marie pour faire d'elle une demeure digne du Verbe qui allait prendre chair dans son chaste sein. Aussi, pour amener le Dieu incarné à naître spirituellement dans notre âme, le meilleur moyen est-il de nous efforcer de purifier notre conscience, de bannir tout péché de notre cœur et d'ouvrir celui-ci à la vertu. C'est pourquoi nous nous efforcerons en ces jours saints de mortifier nos sens, avec une parfaite modestie extérieure, afin d'obtenir le recueillement intérieur qui incitera le Très Saint Enfant divin à naître dans nos cœurs. À cet effet, nous ne devons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comparé à Lui, laisse donc ce rien si tu veux avoir le Tout. »

Les « Exercices spirituels » se concluent par l'invitation à « persévérer dans une paix continuelle pour que le Très Doux Enfant fasse en toi sa demeure. Reçois en toi cette divine Sagesse : *Ut tecum sit, et tecum laboret, et scias quid acceptum sit coram illa omni tempore* (Pour qu'elle soit avec toi et agisse avec toi, et que tu saches toujours ce qui lui agréé). Qu'Elle soit ton seul bien, ton Dieu, et tout ce qui est à toi, et que le but de tes exercices soit l'union avec Dieu, l'intimité avec son très doux Enfant, sans jamais t'en séparer, et L'aimer, L'aimer dans une éternité sans fin pour pouvoir en jouir à jamais, qu'il en soit ainsi. Amen. »

Ce ne sont pas des pensées moins profondes que renferment les *Méditations* du Père Jean-Thaddée. Elles commencent par l'injonction « de sortir du sommeil spirituel... pour recevoir plus abondamment la lumière divine et l'ardeur de la Charité alors que le Soleil de justice est près de se lever pour illuminer ton esprit et embraser ton cœur... (Dieu) sous la forme d'un petit Enfant tendre et aimant veut entrer dans ton cœur et t'apporter la guérison... Vis donc dans la justice et la piété, pour que le juste et pieux Enfant Jésus renoue en toi des liens d'amour dans un séjour perpétuel... "*Rorate caeli desuper ; et nubes pluant Justum*" Que chaque souffle soit pour toi comme une invitation à l'Enfant céleste... Pour le désirer de tout cœur, ton amour doit rester avec Lui... Il est l'image substantielle du Père, la plénitude de la Sagesse divine... et tu peux accueillir dans ton cœur la naissance en esprit d'une telle sagesse et d'une telle majesté ! Répète donc mille fois par jour : Envoyez, envoyez ô cieux dans ce cœur aride qui est le mien votre très bienfaisante rosée... Mais attention... Il ne suffit pas seulement de désirer et de supplier sans cesse pour obtenir les dons du

Ciel ; il faut déblayer les obstacles qui s'y opposent... Réfléchis donc à tes imperfections et efforce-toi d'en établir l'origine. »

« *Veni Domine !*. La venue de Jésus-Christ dans l'âme se réalise en une tendre union avec Lui... parce que le Roi de la Paix doit naître dans l'âme, et sa naissance apporte avec elle la paix en répandant une profusion de grâces... Venez en visite chez ce pécheur ingrat, Fils unique de Dieu ! Débarrassez mon âme de tout ce qui s'oppose à Votre bonté et à Votre sagesse. »

Plus on se rapproche de Noël, plus instantes doivent se faire les prières pour que Dieu en venant pénètre plus profondément dans notre intimité et la plonge dans son amour. Vient ensuite un ensemble de méditations qui expriment cette aspiration. L'idéal sera que l'orant « se plonge dans le cœur de Marie pour y inviter tendrement avec elle le Verbe divin à naître pour être notre Rédempteur. Quand la sainte nuit sera tombée, regarde la très sainte Vierge, qui sait combien l'heure est proche, qui se retire à l'écart dans un coin de la mesure. Elle élève son esprit vers Dieu et, plongée dans une profonde contemplation, donne naissance au milieu de la nuit, sans aucune douleur ni aucune aide, au Fils unique du Père éternel. S'agenouillant aussitôt devant Lui, elle Lui baise humblement les pieds et L'adore comme son Dieu... Puis elle le prend dans ses bras, l'enveloppe des langes qui étaient déjà préparés et le dépose sur le foin dans la crèche... Prie-Le toi aussi. Le petit Enfant que tu adores dans la crèche t'a été donné comme Sauveur et comme Maître selon la parole d'Isaïe : *Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis*. Contemple Jésus pour apprendre de Lui comment croître dans son amour... Si tu ne progresses pas chaque jour, c'est en vain que tu t'imagines pouvoir le suivre en l'imitant... Hâte-toi vers l'Enfant divin et, plein de douleur pour tes négligences passées, supplie-le de renforcer ta volonté par la puissance de

son sang ! »

Le Père Jean-Thaddée montre ensuite l'Enfant-Jésus qui vient dans notre existence terrestre en tant que Dispensateur de toutes grâces et qui crée chez les hommes « de bonne volonté » une nouvelle relation d'amour.

« À la fête de la Circoncision, [pense à ceci] : Si à peine né il fait pour toi tant de choses, combien dois-tu espérer en Lui et de Lui ! Peut-il dans ses langes t'exprimer plus efficacement la tendresse de son amour ? Regarde comme il t'aime. Son sang est le prix de son amour pour toi. Il n'exige de toi rien d'autre que ton cœur. C'est ce qu'il attend impatiemment de toi, non seulement par des propos affectueux mais en même temps par des témoignages d'un amour véritable qui commence par Lui offrir délibérément tes joies humaines... Ah ! puisqu'Il t'aime et te prouve son amour par son sang, tu ne dois repousser aucune occasion, aussi pénible soit-elle, de Lui rendre son amour... Puisqu'il met tant de hâte à souffrir que huit jours après sa naissance il reçoive une blessure pour ton salut, propose-toi de ne plus refuser de souffrir pour Lui... Tourne-toi immédiatement vers l'Enfant-Jésus circoncis et supplie-le d'éclairer ton esprit et de fortifier ta volonté par son très précieux Sang répandu, afin de continuer à supporter avec constance à son école les humiliations et les souffrances ordinaires qui te vaudront une joie et une exaltation éternelles. »

Le Père Jean-Thaddée fait preuve d'une remarquable finesse d'observation quand il parle de l'influence de l'Enfance divine sur notre vie et de l'exemple de Jésus Enfant. Avant tout, il veut amener à un amour plus parfait, condition de tout progrès dans la vie surnaturelle. Alors, « quand tu reçois la croix d'une main aimante ou hostile, tu dois toujours l'accepter comme si tu l'avais reçue de la main miséricordieuse de ton Seigneur...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'on lui accordât le bonheur d'installer son « Roi de grâce » bien-aimé près de l'infirmierie afin qu'elle pût Le voir et achever son sacrifice sous son regard. C'est ainsi qu'elle ferma les yeux sous son aimable sourire. À la lueur des cierges tenus par les religieuses agenouillées autour de son lit, il préfigurait le Paradis.

Même si la courte existence terrestre de la vénérable Marguerite de Beaune s'écoula entièrement tournée vers la vie intérieure bien loin du monde extérieur, elle ne resta cependant pas ignorée de celui-ci. Des prêtres et des religieux vinrent très vite recevoir ses instructions sur l'imitation des vertus de l'Enfance. Un jour un de ces derniers lui demanda ce qu'il fallait faire pour que l'Enfant-Jésus vécût dans son cœur et le transformât par Sa présence.

« La vie, mon Père, et la forme de vie que le Saint Enfant-Jésus veut que vous gardiez, est que vous viviez selon lui et non selon la nature, lui répondit-elle, sans rien voir ni ressentir que lui en toutes choses, comme s'il n'y avait que lui et vous au monde. »

Le visiteur voulut savoir en quoi consistait un tel tête-à-tête avec le divin Enfant.

« Il veut que vous conserviez une égalité ferme et stable, et intérieurement et extérieurement, telle que vous ne vous élevez en aucun bon succès ni laissiez emporter à la joie et que vous ne vous abattiez dans les disgrâces et désolations. Il faut que vous vous laissiez entre ses mains divines pour disposer de vous, et pour la vie et pour la mort, et pour la santé et pour la maladie, et pour l'estime et pour le mépris, comme il lui plaira, comme de chose sienne, sans réplique. Il faut, mon Père, que vous lui laissiez tout ce que vous êtes et tout ce qui vous concerne, et pour le temps et pour l'éternité, et que vous ne songiez plus qu'à Lui et à sa gloire.

– Que faut-il faire quand on tombe en quelque faute ?

– Il faut, mon Père, s’humilier devant le Saint Enfant-Jésus, et se relever promptement et, après, recommencer à l’aimer, à le servir et à l’adorer comme si on n’était jamais tombé. Il vaut bien mieux penser au Saint Enfant-Jésus et à ses divines perfections qu’à nous-mêmes et à nos fautes et misères ! »

« Restez une fois pour toutes entre les mains du petit Jésus et ne pensez plus à vous ; occupez-vous de Lui et laissez-vous saisir par Son amour. Vous ne perdez que trop de temps à penser à vous et à vos fautes !. Déposez votre cœur aux pieds du saint Enfant, pour que toutes les créatures reconnaissent sa puissance et que tous les esprits se mettent à sa disposition. Ceux qui recherchent encore quelque chose en ce monde et veulent en jouir ne trouveront pas le Fils de Dieu. L’Enfant-Jésus veut qu’on le recherche seul dans la simplicité du cœur. »

Ce qui rend si attachante la petite carmélite Marguerite de Beaune dont la taille ne dépassait pas celle d’une enfant de douze ans, ce n’est pas tant sa vie extraordinaire au cours de laquelle extases et apparitions semblent s’être succédé, que son message d’enfance spirituelle, d’imitation et de transformation dans l’Enfant-Jésus. Jusqu’à « cette joie de souffrir quelque chose pour le Saint-Enfant qui permet d’être unie à Lui », comme elle l’expliqua une fois au Père de Bonnefoy, le prier (des Carmes) de Troyes. Elle voulait que l’Enfant divin devînt véritablement « le refuge des pauvres, la consolation des affligés et la force des faibles ». Aussi, partout où elle le pouvait, cherchait-elle à présenter les vertus de l’Enfant-Jésus et l’imitation de la simplicité de sa sainte Enfance comme source inépuisable de toutes les vertus de la vie religieuse. Si l’on divise en thèmes ses paroles et son enseignement selon différents points de vue, on y trouve sans peine une « Petite

Doctrine », un *Guide de l'Enfance spirituelle* qui n'est pas moins convaincant que la « Petite Voie » de la sainte Carmélite de Lisieux.

Un « guide de l'Enfance spirituelle »

Peu de jours avant sa mort, tandis que la conversation en venait à l'état d'innocence au Paradis terrestre, une sœur se plaignit devant Marguerite de ce que nous eut été ravie une vie si pure à cause de la faute originelle de nos premiers parents. Mais notre carmélite avait une autre opinion et n'hésita pas une seconde à faire une réponse jaillissant de sa riche vie intérieure : « L'Église est conduite du Saint-Esprit. Elle chante dans sa belle liturgie du Samedi Saint : *O felix culpa*. Puisqu'elle appelle cette faute heureuse, nous devons faire grande estime de la grâce qui nous est présentée par Notre Seigneur Jésus-Christ. La plus petite est capable de nous donner et de nous mettre dans une grâce d'innocence très grande. Nous n'avons donc pas sujet de nous plaindre ; nous avons le Fils unique du Père éternel pour notre réparateur, il ne tient qu'à nous d'en faire bon usage. » Elle voulait dire par là que la vie de l'« homme nouveau », qui ramène lentement l'âme à l'innocence et à la pureté par la puissance transformante de la grâce, provient du Christ. C'est sa force qui agit efficacement sur les efforts de l'âme qui Lui appartient. Et c'est sa grâce qui lui donne la force de vivre dans la pureté et l'innocence du cœur. C'est par sa grâce que chacun trouve l'Enfant-Jésus et emprunte la voie de l'enfance spirituelle : « Bienheureux ceux qui possèdent un cœur pur, car le Petit Jésus demeure en eux ! » s'écriait-elle. « Jésus veut manifester à ma sœur cette grâce... Que rien désormais ne la trouble. Il faut qu'elle se perde dans l'amour du Cœur du Petit Jésus. » Innocence et pureté ne signifient rien d'autre qu'« éprouver seulement en son cœur l'amour pour le Petit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'ainsi elle s'élevât jusqu'à Lui, « le Centre de notre être et la Vie de notre vie ». « Je voudrais offrir mes pensées à l'Enfant-Jésus et Le prier de les remplacer par les siennes, et je voudrais adorer la sagesse et toutes les perfections divines qui sont cachées dans cette sainte Enfance. » Finalement, dans une lettre adressée à une personne demeurée inconnue, elle l'invitait « à honorer particulièrement la très Sainte Enfance (de Jésus) et à souhaiter obtenir d'Elle cette capacité intérieure qui préserve du danger, et par les privations qu'a endurées le Saint Enfant, ou pour mieux dire par l'amour avec lequel Il les a acceptées, recevoir la grâce d'y avoir part... et ne goûter à rien d'autre qu'à la connaissance des choses divines. »

Il n'est pas difficile de retrouver dans ces demandes et ces pensées concernant le culte de l'Enfant divin un écho de la doctrine de Bérulle ou de Mère Madeleine de Saint-Joseph. Cependant, même si en la comparant avec la vénérable Marguerite de Beaune on pouvait être amené à leur trouver bien des ressemblances, il n'en reste pas moins que la tonalité des deux carmélites est bien différente. Cela vaut aussi lorsque Catherine ou Mère Madeleine conseillent des exercices de piété ingénue comme « vénérer les petits pieds, la petite bouche, les yeux ou les tendres membres de l'Enfant-Jésus et s'unir aux anges, aux bergers ou même aux pécheurs se hâtant vers la crèche pour adorer l'Enfant nouveau-né ». La dévotion de Marguerite est plus spontanée, plus chaleureuse et plus intérieure. En outre, tandis que l'Enfant-Jésus Lui-même, dans sa statue miraculeuse du carmel de Beaune, invite à l'amour et à l'adoration, l'influence de Bérulle poussait davantage le carmel de Paris à l'approfondissement théologique du mystère de l'Incarnation. Voilà déjà une raison pour relativiser la dépendance du culte de l'Enfant-Jésus bérullienne », même si la

« petite doctrine » de Marguerite se range elle aussi dans les courants spirituels du XVII^e siècle français.

33 La version italienne de cet ouvrage ajoute « le Carme aveugle Fr. Jean de Saint-Samson ainsi que Marie Petyt, la Carmélite recluse, fille spirituelle du P. Michel de Saint-Augustin. » (NdT)

34 Dans une lettre datée du 4 décembre 1643, le baron de Renty donne libre cours à son étonnement de ce que la statue eût été acheminée par la poste. « ...J'ai esté bien étonné, quant j'ay sceu que le petit Jésus a été porté par la poste ; M. Romigny l'avait pris pour l'envoyer par le coche. Hélas ! Mon Dieu ! quel port par la poste et comment este (se fait-il) que tout ne soit brisé à être secoué près de cent lieues durant en courant. Le Saint Enfant-Jésus soit béni de ce qu'il a permis que sa petite image ait été traitée de la sorte. C'est qu'il ne sort pas tout démembré de mes mains... »

35 Marguerite du Saint-Sacrement avait appelé les premiers membres de l'association « Domestiques de la Sainte Famille ». Les « règlements et inscriptions » écrits de sa main s'en trouvent aux Archives de Beaune et ils prescrivent le petit rosaire comme pratique spéciale. Elle fit aussi composer un Office en l'honneur du Saint Enfant par le Père confesseur du monastère.

36 1615–1671.

37 Rédigées par Fénelon, le futur évêque de Cambrai, à la demande d'Olier. Elles ne peuvent être récitées que lors d'un culte privé.

38 Extrait d'une lettre du carmel de Beaune.

39 Françoise Monet était née le 1^{er} janvier 1589 à Bona près de Lyon (en réalité il n'existe qu'un Bona près de Nevers – NdT). Elle entra au carmel réformé d'Avignon où elle mourut en odeur de sainteté le 30 janvier 1669, après une vie riche en phénomènes extraordinaires. Elle se distingua surtout par une dévotion particulière envers la Sainte Famille.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moquer de ce « gogo de papiste », ainsi qu'il nommait par dérision son client, tout en déversant des insultes blasphématoires sur l'« idole papiste ».

Daniel Wolf paya sans barguigner la somme exigée. Mais les deux profanateurs furent en trois jours emportés par la peste qui sévissait alors à Prague. Daniel Wolf devait peu après éprouver les effets de la protection spéciale de l'Enfant divin. Il avait mis ses 3000 florins ainsi que des objets de valeur dans une cassette bien fermée. Une nuit, des voleurs s'introduisirent chez lui, trouvèrent la cassette et allaient s'esquiver avec. Mais au moment de quitter la maison, ils furent tellement effrayés par un vacarme soudain qu'ils prirent la fuite en abandonnant tout derrière eux. Telle fut la récompense de l'Enfant-Jésus de Prague envers l'homme qui avait eu pitié de sa statue.

Entre-temps, on avait appris en ville et dans les environs les miracles qu'Il avait accomplis. La baronne Kolowrat qui se mourait avait recouvré la santé quand on lui avait amené la statue à baiser. Aussi le Père Cyrille proposa-t-il à la communauté de la rendre accessible en l'exposant dans l'église à la vénération publique. La proposition fut acceptée par les autres Pères, et lors de l'Avent de 1639, on put contempler pour la première fois le Petit Roi au-dessus de l'autel de la Sainte Vierge. Parmi les nombreux fidèles qui confiaient leurs peines et leurs espoirs au Saint Enfant, se trouvait une riche dame dont le nom n'est pas donné par discrétion dans la Chronique, car ce devait être une bienfaitrice du monastère. Elle s'était prise d'une telle affection pour l'Enfant-Jésus qu'elle voulait à tout prix L'avoir pour toujours chez elle. Aussi un jour, vers midi, au moment où l'église était déserte, ordonna-t-elle à ses deux caméristes de grimper sur l'autel et d'en enlever subrepticement le Petit Jésus.

Quand le Père Cyrille s'aperçut de cette disparition, il en fut de nouveau gravement affecté. Toutes les recherches restaient vaines. Son Enfant chéri avait disparu. Où donc en retrouver la trace ? Ce fut alors que soudain il entendit une voix lui murmurer doucement : « Sois tranquille ! Très bientôt on retrouvera l'Enfant-Jésus et le sacrilège sera puni en conséquence. » Ce qui se réalisa également.

Une fois de plus, la peste avait brandi son fléau sur Prague et les deux servantes furent parmi les premières victimes. On appela le Père Cyrille pour entendre leur dernière confession. Pleine de repentir, l'une reconnut son forfait et recouvra la santé. L'autre par contre refusa les derniers sacrements et mourut dans d'atroces souffrances. La dame contracta une goutte pénible et perdit toute sa fortune. Le Père Cyrille ramena son Enfant-Jésus au monastère et veilla à ce qu'il fût désormais l'objet d'une surveillance constante.

La chapelle de l'Enfant-Jésus de Prague

Les nombreuses prières exaucées et toutes sortes de faits avaient persuadé les Pères qu'il fallait élever à l'Enfant Sa propre chapelle. Un bienfaiteur avait légué au monastère 3000 florins afin d'édifier un autel en l'honneur de la Sainte Trinité. Il fut donc décidé d'installer au-dessus de cet autel une niche murale dans laquelle on pourrait exposer la statue miraculeuse à la vénération publique. Cela constituait déjà un grand progrès, mais l'Enfant-Jésus n'avait toujours pas sa chapelle.

Une fois de plus, la divine Providence vint à la rescousse. Un jour de l'année 1642, le Père Cyrille fut appelé chez le baron von Lobkowitz, qui avait déjà fait beaucoup de bien à la communauté. Pendant la visite, la baronne demanda au religieux s'il n'avait pas quelque vœu à formuler pour son Petit Jésus et

ajouta : « Je voudrais tant faire quelque chose pour le Saint Enfant. » Le Père Cyrille sentit que le moment était venu de demander une chapelle pour Celui qu'il aimait tant. Cette idée enthousiasma le baron. Les travaux commencèrent la même année à l'endroit indiqué par la Mère de Dieu, et le 14 janvier 1644, pour la fête du Saint Nom de Jésus, le père prieur célébrait la première messe dans l'« *Eremitorium Dulcis Pueri Jesu* », ainsi que fut appelée la nouvelle chapelle. Le 3 mai 1648 elle fut solennellement consacrée par le cardinal Ernest Adalbert von Harrach, archevêque de Prague. Le prélat accorda en cette même occasion l'autorisation générale de célébrer le sacrifice de la messe dans le « saint ermitage de l'Enfant-Jésus ».

Le culte de la statue miraculeuse avait de ce fait obtenu sa reconnaissance officielle par l'Église. Tous les habitants de Prague se hâtèrent de porter auprès de leur petit Thaumaturge leurs soucis et leurs besoins, et Il ne laissa repartir personne sans consolation. Les conquérants suédois eux-mêmes qui, le 26 juillet avaient pénétré dans la capitale de la Bohême, ne purent s'empêcher de se sentir impressionnés par cette dévotion. Ils avaient installé 160 de leurs blessés dans le monastère, et aucun d'eux n'osa tourner la statue en dérision. Ils éprouvèrent au contraire malgré eux une sorte de respect devant la confiance de tant de gens qui venaient implorer l'Enfant divin dans leur misère, et cela les frappa profondément. Le lieutenant général et plus tard roi de Suède Charles-Gustave lui-même se rendit auprès de la statue miraculeuse lors d'une inspection de l'hôpital des Carmes. Bien que protestant, il fut tellement saisi à sa vue qu'il offrit 30 ducats à l'Enfant et promit par amour pour Lui d'évacuer le couvent dès que possible.

En 1651, le Général de l'Ordre des Carmes Déchaux, le Père François du Saint-Sacrement, vint en visite canonique à Prague.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'ENFANT-JESUS DANS LE CARMEL ALLEMAND

Dans l'étude des caractéristiques intellectuelles de la spiritualité au cours de l'époque baroque allemande, il faut distinguer deux degrés d'évolution. Le XVII^e siècle fut inspiré autant par l'adoption consciente de formes de piété du Moyen-Age que par une prédilection indéniable pour les visionnaires et les faits extraordinaires. C'est pour cela que ces tendances spirituelles et leurs diverses manifestations dans l'Église ont été désignées sous le nom de *Néomystique*, ce qui est justifié si, faisant abstraction de la mystique spéculative, on la considère dans ses traits caractéristiques comme une Mystique d'amour dans le sens que lui donne saint Bernard.

La nostalgie d'amour et le désir d'union avec le Christ et Dieu reviennent comme des thèmes perpétuellement renouvelés dans les poèmes religieux de Friedrich von Spee (1591-1635), Jacob Balde (1604-1668) ou Johann Scheffler (1624-1677).

« Comment puis-je si longtemps me passer de toi ? Comment pourrais-je jamais trouver le repos/tant que je ne t'aurai pas dans mes bras ? Jusqu'à ce que tu me dévores, jusqu'à ce que je sois tout à toi/et que tu sois tout à moi dans l'éternité ? » écrit Friedrich von Spee dans son *Goldenes Tugendbuch* (Livre d'or des vertus) imprimé à Cologne en 1649, tandis que l'on retrouve la même pensée, telle une plainte amoureuse, dans son *Rossignol enchaîné* (Trutznachtigall) : « Ah ! quand donc, mon Jésus chéri, / quand auras-tu pitié de moi : / quand me reviendras-tu, / quand me prendras-tu dans tes bras ? »

Avec le début du XVIII^e se produit un changement de cap. Le rationalisme et la spéculation philosophique avaient pénétré

aussi dans le domaine religieux et ils furent cause de ce que l'expérience pure et simple d'une rencontre personnelle avec Dieu perdit de sa fraîcheur et de sa spontanéité. Néanmoins une tendance non négligeable à l'édification et aux phénomènes mystiques n'en continuait pas moins à subsister à l'horizon spirituel de nombreux milieux catholiques. On comprendra donc aisément la vogue d'écrits tels que « *Récits quotidiens d'événements mémorables survenus à chacun des jours de l'année à la Sainte Vierge et à Thérèse de Jésus* », composés en 1718 à Vienne par le père jésuite Markhowitsch, de même que le grand intérêt dont bénéficia aussi la traduction en allemand de la vie et des œuvres de sainte Thérèse.

Il nous faut étudier la dévotion envers l'Enfant-Jésus dans le Carmel allemand compte tenu de ce climat spirituel. L'atmosphère sentimentale qui transparaisait dans le lyrisme délicat de von Spee en favorisait la compréhension et par là même les possibilités d'épanouissement. À cela s'ajoute que cette dévotion ne représentait nullement pour les Allemands quelque chose qui leur était étranger, ainsi que le montrent les coutumes populaires et la littérature du Moyen-Âge. Un manuscrit du XIV^e siècle, l'*Historia trium regum*, attribuée au Carme de l'Ancienne Observance Jean de Hildesheim⁵⁵, atteste que l'Enfant-Jésus était connu et vénéré dans l'Ordre du Carmel bien avant la Réforme thérésienne. On n'insiste peut-être pas assez sur le fait qu'il s'agit là d'une expression typique de la mentalité germanique, qui du reste s'attachait à entourer la naissance du Seigneur de gracieuses légendes.

C'est pourquoi lorsque, au début du XVII^e siècle, des Carmes et des Carmélites thérésiens franchirent les Alpes, ils se rendirent compte que rien ne viendrait s'opposer au culte de l'Enfant-Jésus dans leur nouvelle patrie. Ce fut tout d'abord le

Petit Roi de Prague qui fut accueilli avec un vif enthousiasme dans le domaine linguistique germanique du Sud-Est, et il est intéressant de souligner qu'il fut aussi bientôt imité en dehors du Carmel. C'est à ses pieds que Mère Marie-Anne-Joséphine Lindmayr a passé d'innombrables heures dans la plus confiante des solitudes à deux. Ce devait être ce même Enfant-Jésus qui allait la convier aux noces mystiques.

La statue de Prague n'est pourtant pas la seule représentation de l'Enfant-Jésus qui ait été vénérée dans ce Sud-Est des régions germaniques. Dans l'église des Carmes de Vienne-Döbling, face à l'autel miraculeux de la *Vierge à la Tête penchée*, sur le bas-côté droit, on voit encore aujourd'hui l'Enfant-Jésus dit de Mannersdorf. Il ressemble à celui de Prague. La chronique de la province autrichienne raconte qu'il fut installé en 1740 dans l'ermitage de ce nom situé dans la chaîne de la Leitha⁵⁶. C'est là qu'il dut bénir le Provincial Alexandre de Jésus-Marie, qui lors d'un voyage d'inspection, alors qu'il était agenouillé devant Lui, L'entendit prononcer ces paroles : « Je protégerai toujours cet endroit ». Du fait de la persécution dont les couvents furent l'objet, l'ermitage fut supprimé et l'Enfant-Jésus transporté à Vienne. Il fut d'abord chaleureusement accueilli dans la maison située à Leopoldstatt. Après la construction de la nouvelle église des Carmes à Döbling⁵⁷, Il y fut transféré. Malheureusement, Il est presque complètement oublié aujourd'hui, bien qu'ayant jadis accompli des miracles comme la guérison en 1748 du paralytique Karl Edtinger.

Quel était l'Enfant-Jésus que l'on vénérait dans les carmels germaniques occidentaux ? Il nous faut laisser cette question sans réponse. Il y a quelques suppositions concernant des statues imitant l'Enfant-Jésus de Bruxelles. Mais, pendant longtemps, celui de Prague n'y eut pas accès. Ce n'est que de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'aspiration pleine d'amour du Carmel à s'unir au Christ. Chaque carmélite s'était, en pleine conscience, tournée vers le mystère de l'Incarnation, persuadée qu'elle était de trouver ainsi plus facilement, dans la vie quotidienne, la possibilité de se maintenir dans les vertus enseignées et pratiquées par le Christ. À Anvers et à Liège, la coutume veut que l'on observe encore, du 16 au 25 de Chaque carmélite s'était, en pleine conscience, tournée vers le chaque servirait-elle si ce n'était pour maintenir dans les cœurs une constante atmosphère d'Avent ?

C'est ainsi que, dès la fin du XVII^e siècle, commence à prendre forme dans la vie du Carmel ce qui sera appelé plus tard « la petite voie ». Le Carmel allemand ne s'intéressait plus tellement à l'extraordinaire ni au merveilleux dans l'Enfant-Jésus et ses statues. Il voulait plutôt, en imitant les vertus de l'Enfance du Seigneur, accéder à une nouvelle attitude intérieure qui ferait en quelque sorte de Lui un modèle à imiter dans la vie personnelle. Il était réservé au XIX^e siècle, et avant tout à la plus grande sainte des temps modernes, la petite sainte Thérèse de Lisieux, de mettre en forme cette relation.

Sainte Thérèse-Bénédicte de la Croix

Noël au Carmel ! On pourrait dire aussi : Le Ciel sur la terre ! C'était la première fois qu'Edith la célébrait, cette bienheureuse nuit, la seule de l'année où le silence est levé au Carmel, où dans tous les couloirs et les salles, dans tous les escaliers et à tous les étages, on entend des chants et des cris joyeux, où dans tous les coins et recoins, on rencontre de petites crèches toutes plus jolies les unes que les autres.

Cette sainte nuit au cours de laquelle on se réveille non au son grinçant de la crécelle mais à celui de clochettes argentines et de chants angéliques, au point qu'on croit vraiment avoir dormi

dans la campagne de Bethléem et que l'on se hâte maintenant vers l'avant chœur, plus vite que les bergers. Les sœurs sont déjà là en blancs manteaux et attendent que les cloches sonnent pour la troisième fois avant de pénétrer dans le chœur brillamment illuminé. Jamais les matines ne sont mieux chantées qu'en cette nuit bénie, devant le Saint Sacrement exposé.

À travers la grille grande ouverte mais voilée parviennent des bruits étouffés, signe qu'à l'extérieur la petite église se remplit. Il est presque minuit. On entend les dernières notes du joyeux *Te Deum*. Les sœurs se rassemblent dans l'avant-chœur où on leur distribue des cierges. Là-bas devant l'autel, le petit Enfant-Jésus repose sur un coussin de soie. La Mère prieure Le soulève avec précaution, Le montre à la communauté et maintenant celle-ci revient en chantant dans le chœur, les plus jeunes devant. Dans l'église tout le monde est silencieux, on écoute le cantique des religieuses : « Bethléem, entends-tu le Sauveur ? Laisse-Le entrer... » Les sœurs chantent en deux chœurs alternés tandis que le Christ Enfant est porté dans les bras de la prieure jusqu'à la grotte et déposé dans la crèche. Les douze coups sonnent. L'orgue retentit, les prêtres s'avancent vers l'autel. Le chœur entonne « *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu...* », éternellement beau. Ce que le chœur des religieuses annonçait symboliquement va se réaliser maintenant. Le Christ enfant vient au monde. Il descend sur l'autel. Il pénètre dans la crèche de notre cœur. *Ave Jesu !* Le prêtre donne la bénédiction de Noël avec le Saint Sacrement. Les servants quittent l'autel. Suivent la deuxième et la troisième messes. Maintenant c'est à l'assistance d'entonner les vieux cantiques connus de tous... Après le dernier amen, l'église se vide.

On s'affaire de nouveau chez les sœurs dans le chœur. Elles entonnent les laudes d'une voix forte. Les épouses du Seigneur

ont hâte que la liturgie s'achève : elles pourront alors exprimer l'amour de leur cœur dans leur langue maternelle. L'accompagnement est assuré par des flûtes et des luths. Qui pense à dormir ? Qui pense à se reposer ? Mais voici qu'enfin la vénérable Mère donne le signal de la fin en chantant l'invitation : « Venez, petits enfants... »

Ces coutumes de Noël si touchantes qui, en définitive, ne servent qu'à réaliser l'un des objectifs du Carmel, la conformité toujours plus parfaite à la vie du Christ, avaient laissé une profonde impression sur sœur Thérèse-Bénédictine de la Croix, nom que prit Edith Stein en entrant dans l'Ordre. Quelques années plus tard elle écrivait : « La vie intérieure est pour la Carmélite la source de bonheur la plus profonde et la plus pure. Mais la sainte Mère a offert d'autres joies à ses filles. Son amour pour le Sauveur était un amour pour l'Homme-Dieu, et elle a élaboré son culte de la très Sainte Humanité sous les formes les plus diverses et l'a rendu familière au Carmel. Nulle part on ne célèbre avec plus de beauté et de joie la Sainte Nuit et tout le temps de Noël. »

Comme un puissant miroir, le symbole extérieur de Noël a reflété dans la variété des anciennes coutumes la lumière de l'événement intérieur que constitue en son âme le mystère de l'Incarnation, et celui-ci s'est toujours davantage imposé à elle, aussi bien dans ses propos que dans son imagination : l'Enfant de la crèche s'est manifesté comme le véritable Roi du monde. C'est ainsi qu'une image de l'Enfant-Jésus de Prague lui suggéra d'exprimer sa pensée sur la royauté universelle du Saint Enfant :

« Hier, devant la petite image de l'Enfant-Jésus de Prague, l'idée m'est soudain venue à l'esprit, écrit-elle dans une lettre, que c'est bien de la couronne impériale qu'Il est ceint et que ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voie de la novice commença par le mystère de l'Enfant divin. Et, lorsqu'à la fin de sa vie elle eut gravi les hauteurs mystiques de l'emprise divine, elle se tourna de nouveau vers les mystères de l'amour de Dieu dans l'Incarnation.

Grâce aux notes sur son ascension intérieure que, malgré sa très grande répugnance elle rédigea par obéissance et « avec l'aide de l'Enfant-Jésus », nous savons que, dès le noviciat, « elle trouva l'Enfant-Jésus et la Sainte Famille qu'elle aima par-dessus tout » et qu'elle se sentit puissamment attirée par une ardente dévotion pour l'Enfant divin. « Comme je naissais à la religion du Carmel, dont je n'étais alors qu'un petit enfant, Notre-Seigneur m'appliqua d'une manière toute spéciale à sa sainte Enfance, et il me faisait connaître ce qu'il voulait que je fasse pour l'honorer en cet état. Ainsi, il me fut tracé dans l'esprit pour tous les jours du mois un exercice que je pratiquai avec une grande consolation, et, je crois, avec bien du profit pour mon âme. Je me regardais comme la petite servante de la Sainte Famille... et je désirais avec ardeur porter ses livrées en prenant le saint habit du Carmel. »

Le 21 mai 1840 elle reçut avec un bonheur indescriptible le voile de novice. « Ce jour-là, poursuit-elle dans son récit, je me consacrai totalement à la Sainte Famille. » Et elle réclama instamment la grâce « de pouvoir vraiment [se] glorifier d'en être la servante ».

Une fois qu'elle lui fut totalement consacrée, elle ne fut plus animée que par la seule intention d'être en toutes ses actions au service de la Sainte Famille de Nazareth. La pensée du service lui faisait davantage prendre conscience de cette indignité dont seule l'action de la grâce divine parvient à imprégner les profondeurs de l'âme. Mais elle se sentait aussi acceptée comme une servante qui voulait exprimer humblement sa reconnaissance

à Dieu. Ce qui lui inspira le désir de devenir le petit ânon de l'Enfant-Jésus. Puisque le prophète royal s'était considéré comme une bête de somme devant Dieu, elle pouvait bien s'attribuer ce titre. Et puisque le Fils de Dieu était par amour pour nous devenu si pauvre que, pour Son entrée à Jérusalem, Il avait envoyé ses disciples chercher une si humble monture, elle trouvait justifié de Le supplier d'exercer à l'avenir ce service. « Ah, mon Sauveur, à présent que vous êtes au ciel, je veux que vous ayez un âne sur la terre qui soit à votre service et tout à vous, et que vous conduirez sur les routes qui vous feront plaisir. »

Charmant enjouement d'un amour innocent ! Thérèse de Lisieux voulait être la balle du Petit Jésus qu'il prendrait ou jetterait selon Son plaisir. Marie de Saint-Pierre voulait être l'animal qui Le porterait dans ses voyages et qui Le réchaufferait.

Mais sa Mère prieure ne voulut pas l'autoriser à un tel engagement. Elle était bien sûr disposée à « prêter » l'âne à l'Enfant-Jésus mais non à le Lui « céder » entièrement. Il ne resta plus à Marie de Saint-Pierre que de s'offrir au Seigneur comme « âne prêté » par l'intercession de Marie et de saint Joseph. Une telle simplicité plut sans doute au Saint Enfant puisqu'Il commença dès lors à l'introduire en secret dans un champ d'activités spirituelles plus élevé. Elle se sentit si merveilleusement saisie par la grâce qu'elle en vint à considérer son âme comme l'étable de Bethléem où elle adorait l'Enfant divin en compagnie de sa très Sainte Mère et de son père adoptif. Là, dans son sanctuaire secret, elle s'offrait à Lui comme petite servante. Et l'Enfant divin lui apprenait à L'honorer en s'exerçant chaque jour du mois à la pratique d'une vertu.

Mais, dès cette époque, elle commença à sentir avec effroi l'haleine pestilentielle de Satan « qui est si orgueilleux, [et qui] était jaloux de me voir ainsi tout occupée à honorer les humiliations du Verbe incarné. Un jour, j'avais fait une action qui sans doute lui avait très fort déplu ; il essaya de s'en venger sur moi. Le soir, étant couchée, je commençais à m'endormir, lorsque je sentis tout d'un coup sur ma tête une grosse bête qui semblait vouloir m'étouffer : tout de suite j'eus un sentiment intérieur que c'était le démon ; je sentis ses griffes s'enfoncer dans ma tête. Aussitôt, de toute ma force, j'appelai la Sainte Vierge à mon secours : au nom sacré de Marie, il prit la fuite. Alors je fis une prière d'action de grâces, et, autant que je me le rappelle, je me mis à chanter ces adorables paroles si terribles à l'enfer : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis !* Quoique je ne visse point le démon des yeux du corps, néanmoins, par le sentiment que j'éprouvais dans l'âme, je compris bien que ce n'était point là un songe. Satan voulait sans doute étouffer l'âme de l'Enfant-Jésus, mais la Sainte Vierge vint à son secours. »

Jusqu'au dernier instant de sa vie terrestre, la dévotion pour le divin Enfant resta chère à Sœur Marie de Saint-Pierre. Pour ne pas le perdre de vue, elle s'était astucieusement fabriqué du mieux qu'elle avait pu deux petites statues. Elle appelait l'une son « petit roi » et l'autre son « roi pauvre ». Elle en portait toujours une sur elle, et à son lit de mort elle sut encore, dans son amour confiant et reconnaissant, attirer les grâces du « Petit Roi » sur les bienfaiteurs du monastère.

L'usage de l'Ordre voulait que Marie de Saint-Pierre se présentât trois fois devant le chapitre pour être admise à prononcer ses vœux. « Alors j'eus l'inspiration, raconta-t-elle avec quelque espièglerie, de pratiquer un petit exercice de piété

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

français et qui lui valut bien des difficultés.

Le jour de sa prise de voile elle écrivait : « Je pense que vivre en vraie carmélite ne consiste pas seulement à s'unir à Jésus mais à se transformer en Lui. Le but du Carmel est d'apporter des offrandes et de s'offrir soi-même. Tant qu'une carmélite se contente de rester unie à Jésus, elle accomplit peut-être maints actes d'offrande. Mais ce n'est que lorsqu'elle se sera transformée en Jésus qu'elle pourra vraiment s'offrir en sacrifice et présenter à chaque heure du jour et de la nuit tout son être à Dieu en hostie de réparation et d'action de grâces. »

C'est cette intention qu'elle cherchait à approfondir lors des exercices annuels qu'elle pratiquait en présence de l'Enfant divin. Elle se sentait mystérieusement attirée par « l'aspect caché de l'Enfance divine » et s'efforçait de pénétrer par la foi et l'amour dans les sentiments intimes et secrets de l'âme de l'Enfant-Jésus et de les rejoindre dans le silence. Toute la journée elle méditait sur l'amour inconnu et méconnu de Jésus, et son cœur vibrait d'une profonde reconnaissance en L'offrant pour les âmes en sacrifice à la Très Sainte Trinité. Il lui arrivait souvent de ne pouvoir se consoler de Le voir si peu honoré et aimé. Sa seule aide résidait en la satisfaction que Dieu recevait par l'adoration et l'amour si parfaits de l'Enfant-Jésus, et elle se réjouissait de la joie et de la reconnaissance infinies que cette satisfaction représentait pour Jésus.

Ses résolutions à l'issue des exercices montrent avec quelle sagesse son confesseur l'avait dirigée en l'invitant lors de ces jours de solitude et de grâce à rechercher la lumière dans la contemplation et l'amour de l'Enfant-Jésus. Elle se proposa de vivre dans une pauvreté spirituelle qui accepterait volontairement toute situation dans laquelle Dieu peut placer une âme. Elle voulait en être toujours satisfaite, même

lorsqu'elle ne comprendrait ni ne verrait rien, ou lorsqu'elle serait oubliée des créatures et même si le Créateur la traitait comme un objet dont on ne saurait que faire. Elle s'ouvrait alors intérieurement à la parole de l'Apôtre : « La bonté et l'amour de notre Dieu pour les hommes sont apparus. » Elle désirait instamment que cette bonté se reflétât en elle comme provenant de l'Enfant-Jésus, et pour y être prête elle promit à Dieu d'être douce, aimable et affectueuse avec ses compagnes, simple et ouverte avec ses supérieurs.

Il est rare que l'Enfant divin asseye son règne dans une âme sans y élever le sceptre de sa croix. Mère Thérèse en fit bientôt l'expérience. La maladie et une longue convalescence l'obligèrent à des dérogations qui choquaient sa nature. Puis survint la mort subite ou presque de son père. Elle fut élue sous-prieure et quelques années plus tard prieure, ce qui lui fut fort pénible.

Une lettre de cette époque donne une idée de sa disposition intérieure : « Je contemple notre Rédempteur dans les bras de Marie, enveloppé dans un silence d'enfant, ne bougeant presque pas encore. Mais Il sait déjà parfaitement prodiguer des actes d'amour, d'adoration et de louange. Je songe au trésor de mérites que ce petit Enfant a gagnés et accumulés pour les âmes. Elles Lui étaient présentes depuis toujours et le seront aussi pour toujours. »

Quelques lignes plus loin, elle ajoute avec une pénétration mystique : « Quelle merveille de voir combien la vie intime de Jésus avec son Père et le regard du Père et du Fils ressemblent à une communion éternelle. Le Fils aspire toujours à se donner au Père et le Père veut toujours recevoir le don du Fils. Cette union, ce baiser divin, cette entrée du Fils dans le sein du Père expriment quelque chose de si ineffable, de si saint et de si

grand qu'on ne peut que l'adorer et aspirer ardemment à cette adoration. Offrons-Le comme préparation et en action de grâces ! Il apporte à l'âme les grâces substantielles du recueillement, de la vie éternelle et de l'union avec Lui. »

Dans une lettre du 25 juin 1867 nous lisons : « Ce matin nous avons célébré la commémoration de l'Incarnation et de la naissance de Jésus. Dans la manière avec laquelle Jésus a voulu entrer dans notre nature et prendre possession de sa très sainte Humanité, dans cette manière de s'unir, j'ai vu le modèle de ce que doit être pour Lui une âme qu'Il s'est choisie comme épouse. Oh ! combien je désire Lui donner, à ce petit Jésus, une épouse de plus... »

En 1868, il devint clair à Mère Thérèse que sa mission devait être de souffrir et de prier pour la sanctification des âmes sacerdotales. Dieu l'avait, pendant de nombreuses années, lentement préparée à cette tâche. En méditant un jour sur l'Incarnation, elle reçut la grâce de comprendre que l'un des caractères les plus nobles et les plus importants sous lesquels avait été annoncé le Messie avait été celui du prêtre. Marie elle-même L'avait attendu en tant que Prêtre éternel qui, en offrant le nouveau sacrifice, devait abolir celui de l'Ancienne Alliance. En Le recevant dans son sein virginal, elle sut qu'un prêtre résidait en elle. Et, dans l'âme privilégiée de la carmélite, resplendit merveilleusement l'image de la Vierge Mère adorant le sacerdoce de Jésus et y participant.

Elle s'interrogea, étonnée sur le sens de ce qui venait de lui être mystérieusement montré. En priant elle trouva la réponse : « J'ai eu la révélation que, pendant la Passion du Christ, Marie n'a cessé d'implorer du Verbe divin qu'elle avait reçu du Ciel, de vouloir se manifester en cet instant même et de se faire accueillir par les hommes pour la rédemption desquels Il était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus en elle], quelque chose du divin sourire de l'Enfant-Dieu aux hommes, passe dans sa conduite, dans sa conversation, dans son attitude : elle fait rayonner la paix autour d'elle. »

En contemplant l'Enfant-Jésus dans la pauvre crèche de Bethléem au milieu du silence de la nuit, les mystères de Dieu se révèlent merveilleusement à sœur Marie-Aimée. Elle voit l'Enfant : « Ses petites mains sont croisées sur sa poitrine, son regard est levé vers le ciel. Nos yeux ne voient autour de lui que petitesse, pauvreté, dénuement, mais la foi nous montre ce petit enfant dans une gloire incomparable, gloire dont saint Jean a dit « qu'elle est celle du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité » (Jean 1, 14). Mais, dans cet état, que fait le saint Enfant-Jésus ? Il prie ! Il contemple !

Le Verbe, car c'est toujours lui, continue ici son éternelle contemplation du Dieu en trois personnes. Son âme humaine, en vertu de l'union hypostatique, voit Dieu sans sortir de soi, et, en vertu d'un privilège essentiel, elle le voit tel qu'il est. Cette âme bienheureuse s'étonne de le rencontrer dans une étable, dans une crèche, sur la paille. Le cœur du Verbe incarné se fond de tendresse et d'amour à la vue d'une majesté si haute et si prodigieusement abaissée. Le Fils unique du Dieu vivant s'abreuve aux sources de la véritable vie, au sein de son Père, dans le baiser du Saint-Esprit. L'âme qu'il s'est unie ne peut et ne pourra jamais se distraire un seul instant de son objet, tant est puissant l'attrait qu'il lui a communiqué pour la contemplation, tant est brillante la lumière dans laquelle elle le voit, tant est ardente la flamme qui l'embrase.

Devant ce silence, cette prière, cette louange et cette adoration du Verbe incarné, couché sur la paille, que peut faire la créature, sinon se prosterner, se taire, prier, louer, adorer en union avec lui : Ô Jésus de Bethléem ! Le plus petit des ermites, mais le

plus grand des contemplatifs, vous êtes mon modèle, mon précepteur et mon livre. »

Un regard sur l'Enfant à Bethléem, sa circoncision, sa fuite en Égypte, ses premières années en exil, sa vie cachée à Nazareth ! Que de vertus peut-on acquérir de ce divin modèle ! Avant tout la simplicité, l'humilité, la modestie et le sentiment de sa petitesse devant Dieu. « Qu'heureuse est celle qui marche ainsi simplement par la voie de l'enfance spirituelle, dont Jésus-Christ à Nazareth est le parfait modèle, et qui, sans retour sur elle-même, va droit à son but, se confiant en la bonté de son Dieu. Rien n'entrave sa marche, l'amour la guide, l'aide à triompher de l'orgueil et des passions qu'il fomenté et qui en arrête un si grand nombre dans les voies de la perfection. »

Ce qui la guide sur cette voie, c'est l'amour miséricordieux que Dieu nous porte, qui l'aide à prendre humblement conscience d'elle-même et à s'en remettre à la volonté du Seigneur. Même s'il doit arriver que « l'âme (fasse) quelque chute, elle ne s'en étonne pas, mais se relève aussitôt, bénissant Dieu de n'être pas descendue plus bas. » Un regard sur la miséricorde de Dieu suffit à mieux veiller qu'en de telles circonstances rien de semblable ne vienne à se reproduire. « Est-ce en public que la faute a été commise, elle ne se trouble pas, s'humilie, reconnaît généreusement mais simplement ses torts, confesse sa faute sans l'atténuer comme sans l'exagérer, et tourne au profit de l'humilité son défaut de vigilance. »

Cela ne lui causera aucune difficulté particulière, car « elle a étudié l'humilité à l'école du saint Enfant-Jésus, qui s'est montré si oublieux de sa propre gloire dans ses rapports avec les hommes, et elle aspire à lui ressembler. » Dans un autre endroit sœur Marie Aimée traite en détail de l'humilité de l'Enfant divin. Elle nous Le montre en train de travailler avec soumission

dans l'atelier de saint Joseph sans rechigner à aucune besogne, et le parfait amour avec lequel il sert ses parents Marie et Joseph, afin de nous donner à tous l'exemple de la véritable humilité. Humblement, Il supporte « le froid, le chaud, le soleil ou la neige qui le trouvent toujours prêt à être accueillis comme des instruments de la volonté de Son Père ». Dans ses propos et ses rapports avec les autres hommes, Il reste modestement en retrait, supportant en silence les humiliations, les jugements injustes et l'indifférence. « Voilà l'humilité du Christ, notre Sauveur ! », s'exclame Marie-Aimée. Cet Enfant est là, attendant et implorant que nous autres hommes nous débarrassions enfin de notre orgueil et devenions comme Lui d'humbles enfants.

Chacun peut apprendre de l'Enfant-Jésus le secret de la sainteté, qui consiste pour sœur Marie-Aimée en notre docilité à toujours nous laisser guider en tout par l'Esprit Saint. « Quand je m'approche du saint Enfant-Jésus, que je le vois aller, venir, faire ceci ou cela, selon que Marie ou Joseph le lui commandent ; quand, éclairée d'un rayon d'en-haut, je comprends que cette docilité extérieure, vis-à-vis **des** créatures, n'est que la figure de la docilité intérieure qu'il rend au Saint-Esprit, je ne puis douter que tout cela ne soit pour nous.

Quand je descends dans l'intérieur de mon Jésus, dans son cœur sacré, et qu'avec ce zèle brûlant de la gloire de Dieu et du salut des hommes, je rencontre l'étude soumise et patiente des moments de son Père, je me dis : j'ai trouvé le secret de la sainteté. »

Sœur Marie-Aimée ne réduit pas l'imitation de l'Enfant divin à sa seule vie vertueuse. Elle exige davantage. Même les sentiments et les sensations de sa vie intérieure, ses souffrances, ses joies et son amour filial naturel pour Marie et Joseph sont autant de modèles pour agir comme l'Enfant-Jésus : tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le savoir du sanctuaire de Notre Dame de Vie et de trois jeunes femmes enseignantes à Marseille, qui cherchent leur vocation. Leur démarche les met en lien avec le carmel de Beaune. Or, pour prêcher la retraite de communauté, la prieure a fait appel, parmi les carmes disponibles, à celui qui porte le nom « de l'Enfant-Jésus ». Marie Pila, Jeanne Grousset et Germaine Romieu seront ainsi mises en contact avec le Père Marie-Eugène. Leur attente rencontre son intuition. Dès lors le « *Roi de grâce* » vénéré à Beaune⁹ sera considéré par les membres de la communauté naissante de Notre-Dame de Vie comme « l'Enfant-Jésus fondateur ». Cela manifeste une réalité essentielle de cet institut séculier : il appartient à l'Ordre du Carmel qui l'a adopté.

Dès le principe les deux axes principaux de la fondation seront l'oraison, mouvement vital de la grâce dans l'âme¹⁰, et le don complet de soi, dont plus tard l'auteur de *Je veux voir Dieu* précisera qu'il s'agit d'une *disposition foncière du Christ*, et par conséquent d'une *disposition foncièrement chrétienne*. *Elle identifie au Christ par les profondeurs, et, sans elle, toute imitation de Jésus ne saurait être que superficielle et peut-être vain formalisme extérieur. Pour être du Christ il faut lui être livré comme il est livré à Dieu, car nous sommes du Christ et le Christ est à Dieu*¹¹.

Peu à peu les appels de l'Esprit se préciseront. Tout en servant l'Ordre aux postes que l'obéissance lui imposera¹², le Père Marie-Eugène découvrira dans le mystère de l'Incarnation la lumière destinée à un institut séculier¹³. Il l'exprime avec audace dans un texte-source.

Pour prendre un contact avec cette multitude et mettre plus directement à sa portée le message divin, à l'exemple du Christ Jésus qui, pour guérir notre misère et nous

conquérir s'est dépouillé de ses richesses divines et a voulu paraître comme l'un d'entre nous, l'Institut Notre-Dame de Vie a renoncé à l'habit religieux et à quelques précieux avantages de l'état religieux. Il n'entend par là renoncer à aucune des exigences de la haute perfection présentée par les saints du carmel. Il ne se dépouille que pour mieux servir...

Saisissant d'un regard les besoins du monde et le mouvement de l'Incarnation le Père Marie-Eugène fondateur discerne la possibilité de vivre un état de totale consécration à l'intérieur d'une vocation immergée dans les réalités du temps. La consécration séculière, qui s'appuie sur la grâce baptismale et met en lumière ses virtualités, est bien une forme authentique de la vie à la suite du Christ. La vocation de Berthe Grialou en fut une illustration et apporta une confirmation au Père Marie-Eugène.

Le Père Marie-Eugène et sa sœur Berthe

En 1926 Berthe Grialou était devenue membre du Tiers-Ordre du Carmel. Le provincial d'alors lui imposa le nom de son frère : sœur Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. Deux ans après la mort, en novembre 1937, de Madame Grialou dont elle s'occupait, elle rejoignait le « groupement » de Notre-Dame de Vie fondé par son frère. Elle participa au développement de cette œuvre dont celui-ci lui décrivait, en 1938, l'intuition :

Voilà que tu comprends parfaitement et expérimentes ce que je voudrais voir réalisé par le groupement de Notre-Dame de Vie : des âmes bien prises par le bon Dieu, mais bien vivantes pour penser, aimer et agir¹⁴.

Le 2 janvier 1958, Berthe Grialou va mourir dans son petit appartement d'Avignon, où elle vient de clore l'exercice

comptable des services dont elle a la charge. Elle avait écrit à une amie :

En définitive, c'est cette adhésion de toute notre volonté, de tout notre être à la volonté divine, qui résume tout, qui est tout. Qu'importent nos pensées, nos projets, nos réalisations même, qui ne sont pas dans le plan miséricordieux du bon Dieu... comme tout cela disparaîtra. [...] Ensemble, accrochons-nous à cette volonté divine, dans l'obscur, dans le noir, dans le froid, restons accrochées. [...] Crois-moi je suis bien bas – dans la pauvreté –, ce mot résume tout [...]. La pauvreté c'est mon lot, creuse le mot et tu comprendras [...]. À l'exemple de la petite Thérèse je crois que je finirai ma vie en regardant exclusivement la Miséricorde¹⁵.

Les circonstances de sa mort (seule au milieu des « siens », les gens de son milieu de travail et de son quartier), la confiance qu'elle fit – *je suis le pauvre* –, les très nombreux témoignages à l'occasion de sa mort, apportent au Père Marie-Eugène une vivante confirmation de son intuition. Dans les conditions ordinaires de la vie, il est possible de parvenir à la pauvreté absolue, synonyme de la sainteté qui consiste en *un état de pauvreté telle qu'à chaque instant on soit suspendu à l'Esprit Saint*.

Jésus Enfant se manifeste à chaque étape du développement de la famille de *Notre-Dame de Vie*¹⁶. Ce fut le cas en Extrême Orient.

L'Enfant-Jésus de Cebu

En 1954, devenu Vicaire Général de l'Ordre du Carmel, le Père Marie-Eugène se rend en Asie. Il met à profit ce long voyage pour répondre aussi à la demande d'un évêque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PRÉFACE

INTRODUCTION

L'ENFANT-JÉSUS DANS LA RÉFORME THÉRÉSIENNE

Sainte Thérèse de Jésus

La vénérable Anne de Saint-Augustin

La bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy

La vénérable Mère Anne de Jésus

Saint Jean de la Croix

Frère François de l'Enfant-Jésus

Frère Jean de Jésus et de Saint-Joachim

L'ENFANT-JÉSUS DANS LE CARMEL ITALIEN

Le vénérable Père Jean de Jésus-Marie

La vénérable Paule-Marie de Jésus

L'Avent au siècle du baroque

Thérèse-Marguerite du Sacré-cœur

La dévotion envers l'Enfant-Jésus dans la littérature italienne
de l'époque baroque

Jean-Marie de Saint-Joseph

L'ENFANT-JÉSUS DE BEAUNE

La vénérable Sœur Marguerite du Très Saint-Sacrement

Un « guide de l'Enfance spirituelle »

Importance de la dévotion à l'Enfant-Jésus de Beaune

L'ENFANT-JÉSUS DE PRAGUE

Le Petit Jésus miraculeux de Prague

Le Père Cyrille et l'Enfant-Jésus miraculeux

La chapelle de l'Enfant-Jésus de Prague
Deux Carmes et l'Enfant-Jésus de Prague

L'ENFANT-JÉSUS DANS LE CARMEL ALLEMAND

La vénérable Mère Marie-Anne-Joséphine Lindmayr
La vénérable Mère Isabelle du Saint-Esprit
Sainte Thérèse-Bénédictine de la Croix

LE MYSTÈRE DE L'ENFANCE DE JÉSUS DANS LE CARMEL FRANÇAIS

Sœur Marie de Saint-Pierre
Mère Thérèse de Poitiers
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus
Sœur Marie-Aimée de Jésus et l'Enfance spirituelle puisée
dans l'Évangile
Le mystère de la Sainte Enfance

POSTFACE (*par le P. Étienne Michelin*)

LE PÈRE MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS LE CHOIX DE L'ENFANT

Regarder l'Enfant-Jésus éclaire
Mon nom désormais
Le novice prédicateur
Le Roi de grâce. Rencontre fondatrice
Le Père Marie-Eugène et sa sœur Berthe
L'Enfant-Jésus de Cebu
Considérer en Jésus la beauté de Marie
« L'humilité de l'être »
La loi de la pauvreté, manifestation de la Miséricorde
Il leur était soumis... La liberté véritable, fruit de
l'obéissance
Roc pour l'espérance

Le Verbe, tout dans son mystère de la nuit
Le mystère du Verbe incarné illumine l'être du baptisé.

Pour être informé des publications des Éditions du Carmel
consulter notre site : www.editionsducarmel.com